



Le Cinémateur
un regard sur le monde

ECRAN TOTAL

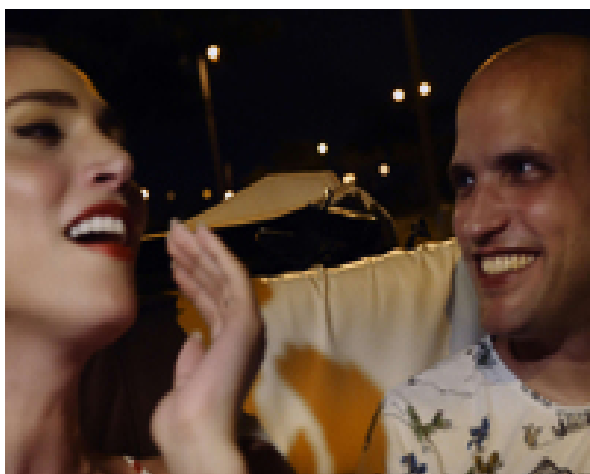
6 au 19 FEVRIER 2019

M

de Yolande Zauberman

1h46 - Israël - vo – Date de sortie : 20.03. 2019 - new story

Prix spécial du Jury – Locarno 2018 - Bayard d'or du meilleur film –
Namur 2018



Enfant à la voix d'or, on a fait payer cher à Menahem sa beauté. Aujourd'hui quinze ans après, il revient dans sa ville natale, parmi sa communauté, au milieu de ses démons. Un chemin où la parole se libère, une réconciliation.

A propos de Yolande Zauberman



Yolande Zauberman est née en 1955 dans une famille ashkénaze à Paris. Réalisatrice de films documentaires et de fictions, elle dit son amour du monde dans une élégance un peu rock. Elle aborde le cinéma en travaillant aux côtés de Amos Gitai. En 1987, elle signe un premier documentaire sur l'apartheid en Afrique du Sud, Classified People qui remporte plusieurs prix. Le second, Caste criminelle (1989), est tourné en Inde, et est sélectionné au Festival de Cannes.

Trois ans plus tard, elle signe son premier long métrage de fiction, *Moi Ivan, toi Abraham*. S'ensuivront les deux films *Clubbed to Death* (1996) et *La Guerre à Paris* (2001). Elle signe également l'idée originale des films *Tanguy* (2001) et *Agathe Cléry* (2008) pour le réalisateur Étienne Chatiliez et réalise des séries de photos pour le magazine *Spoon* et le mensuel *Le Monde diplomatique*.

Depuis quelques années, elle filme avec Stephen Torton, *Too Soft For Anybody I Know* sur Jean-Michel Basquiat. En 2012, Yolande Zauberman poursuit la réalisation de l'œuvre *Oh, Je vous veux !*, film-installation à la croisée du cinéma et de l'art contemporain et se consacre à la réalisation de son prochain film, *L'Amant palestinien*.

En 2018, son documentaire M, présenté au festival de Locarno et tourné en yiddish, lève le voile sur la pédophilie dans les milieux orthodoxes juifs en Israël. (Source : Tënk)

Cinéaste assez rare et absente des écrans depuis sept ans, **Yolande Zauberman** fera son retour en compétition internationale au 71^e Festival de Locarno (du 1^{er} au 11 août) avec son 7^e long métrage, le documentaire *M*.

Révélee à Cannes en 1989, dans la section Perspectives du cinéma français avec le documentaire *Caste criminelle*, la réalisatrice avait enchaîné sur la Croisette, à la Quinzaine des Réalisateurs 1993, avec son premier long de fiction *Moi Ivan, toi Abraham*. Après deux autres incursions dans la fiction avec *Clubbed to Death (Lola)* en 1997 et *La Guerre à Paris* en 2002, elle était revenue au documentaire avec *Paradise Now - Journal d'une femme en crise* (présenté au Forum de la Berlinale 2004) et *Would You Have Sex with an Arab?* (découvert à Venise, dans la section Orizzonti, en 2011).

A Locarno, le retour intranquille de Yolande Zauberman.

Son documentaire « M » fait découvrir le scandale méconnu de la pédophilie dans la communauté ultra-orthodoxe de Tel-Aviv.

On ne repart toutefois jamais les mains vides de Locarno, qui excelle dans la découverte de figures atypiques et dans la défense de propositions esthétiques téméraires. En compétition, *La Flor* de l'Argentin Mariano Llinas, sidérant OVNI de quatorze heures, en fut le plus étincelant exemple (*Le Monde* du 10 août). L'autre grand choc sera venu de *M*, un essai documentaire de brûlante facture signé Yolande Zauberman. Cinéaste trop rare, au parcours éclectique et passionné, elle a signé des documentaires d'autant plus remarquables que formidablement incarnés, tels que *Classified people* (1987) sur l'incroyable destin d'un métis durant l'apartheid, ou *Caste criminelle* (1987), qui suit une famille de parias en Inde. On lui doit également quelques fictions, dont le remarquable *Moi Ivan, toi Abraham* (1993), film dialogué en langue yiddish, relatant l'amitié entre deux enfants, juif et chrétien, dans la Pologne des années 1930.

L'ombre portée de la Shoah contribuent à élever ce film à une hauteur réflexive et émotionnelle rare.

Ceci pour dire qu'il ne faut attendre de Yolande Zauberman ni tranquillité du sujet, ni routine de la forme. Avec *M*, dont on se demande un petit peu si ce n'est pas son meilleur film, on est à ce double égard servi. On y assiste, dans la nuit expressionniste du quartier ultra-orthodoxe de Bnei Brak à Tel-Aviv, à la quête inaltérable et à la poignante confession de Menahem Lang, 35 ans, violé enfant par plusieurs hommes de la communauté hassidique à laquelle il appartenait. La vertu du film, qui nous fait découvrir le scandale méconnu de la pédophilie dans ce milieu, est de dépasser ce terrible sujet pour atteindre une réflexion subtile et intensément habitée sur le désir et la souffrance de l'appartenance communautaire. Les réminiscences de Fritz Lang et de Franz

Kafka, les accents d'un yiddish miraculeusement vernaculaire, les cantilations bouleversantes de l'ancien « enfant chanteur » et l'ombre portée de la Shoah contribuent à élever ce film à une hauteur réflexive et émotionnelle rare. Par *Jacques Mandelbaum*

«M», violence des échanges en milieu hassidique

La réalisatrice française Yolande Zauberman a dévoilé un documentaire choc sur l'horreur de la pédophilie dans une banlieue ultra-orthodoxe de Tel-Aviv. Sur une plage de Tel-Aviv, un trentenaire chante nuitamment un air yiddish. Il est filmé en gros plan, on ressent d'emblée quelque chose de sombre, d'oppressant. Derrière une voix d'ange, une souffrance. Menahem Lang prend la caméra à témoin: «J'étais un *porno kid*, un garçon destiné au plaisir des hommes.» On plonge alors avec lui dans la ville ultra-orthodoxe de Bnei Brak, fondée dans les années 1920 par des familles hassidiques. Y vivent les haredim, ou «Craignant-Dieu». On a l'impression d'une secte à ciel ouvert.

Menahem, alors qu'il avait 7 ans, peut-être même moins apprendra-t-il plus tard, a été violé par plusieurs rabbins et membres des autorités religieuses. Accompagné de la documentariste française Yolande Zauberman, qui a notamment travaillé auprès d'Amos Gitai, il a accepté de revenir sur les lieux du crime, au cœur d'une ville divisée en clans et régie par une ségrégation des genres moyenâgeuse.

Milieu hypocrite

C'est alors à un voyage au bout de l'horreur que l'on va prendre part. Car, évidemment, le problème de la pédophilie est large, il existe de nombreux Menahem qui, eux aussi, ont subi la violence sexuelle d'adultes qu'ils craignaient et respectaient. Menahem a gardé sa voix d'une pureté bouleversante, mais à l'intérieur, il est à tout jamais abîmé. Comment se construire une sexualité normale lorsqu'on a été violé? Et, plus largement, comment se construire une sexualité normale dans un milieu hypocrite qui condamne les relations hors procréation et se cache les yeux?

M est le seul documentaire en compétition cette année à Locarno, et c'est un film choc. Un film comme fermé, aux cadrages étroits, sans profondeur de champ, un film en apnée qui ne laisse pas le temps au spectateur de respirer. «Ce film est un couteau», lit-on après 1h45 suffocantes, révoltantes. Un couteau qui, espérons-le, provoquera une saignée à même de libérer la parole et de pousser les ultra-orthodoxes – comme l'Eglise catholique a dû le faire – à se pencher sur sa part d'ombre. Les enfants ne vont dorénavant plus seuls aux bains rituels,

apprend-on déjà à l'issue de ce documentaire admirablement construit. *Stéphane Gobbo, Le temps.*

Expressionnisme

L'incroyable *M*, de Yolande Zauberman, documentaire présenté en compétition internationale, n'a pas rien à voir avec celui de Fritz Lang (1931), puisqu'il en est à la fois le remake objectif et le contraire absolu. Son «M» à lui s'appelle Menahem Lang, ça ne s'invente pas, et ce M-là est la victime, et non le bourreau, comme son autre. Il a pourtant des airs de Peter Lorre, homme marqué. Et il retourne sur les lieux du crime : dans la ville ultraorthodoxe de Bnei Brak, aux portes de Tel-Aviv, où il a grandi et où il a été violé, enfant, par plusieurs hommes, sous couvert d'un silence religieux et complice. Yolande Zauberman filme cet endroit d'accès difficile comme un lieu de pur

fantastique, où l'expressionnisme serait dans le réel, dans l'ordre des choses, dans les pieuses silhouettes d'ombres à chapeaux sur les murs, plutôt que dans la forme, simplement belle, du regard porté sur eux. Le combat de M avec cet endroit et ceux qui le peuplent, ou son peuple, réveille bien d'autres histoires semblables et emporte finalement tout sur son passage, charriant avec lui toute la rage, la tendresse, en un mot toute la vérité, aussi ambiguë et imparfaite, malaisante, qu'univoque, parce qu'intransigeante, et libératrice, dont les hommes et les films sont capables. *Luc Chessel, Libération*

"En nous immergeant dans le plus radical des quartiers juifs et en suivant le retour de Menahem Lang dans les méandres de cette communauté, Yolande Zauberman pénètre dans un monde clos qui semblait n'attendre que cette occasion pour libérer la parole des violés, mais aussi des violeurs. Processus cathartique pour Menahem, le film est aussi une célébration des vertus salvatrices de la parole. Et sa dénonciation de la pédophilie touche à l'universel." Ciné32

«J'avais le sentiment que les ultra-orthodoxes juifs allaient nous apprendre sur le viol quelque chose qu'on ne connaissait pas et qu'il fallait laisser venir. Leur rapport à la vérité est très fort. Ils appartiennent à une communauté très fermée. Mais s'ils s'ouvrent, ils n'ont pas de limites, ils disent tout. En libérant leur parole, le film fait sentir que le viol des enfants est pratiqué depuis la nuit des temps, dans toutes les sociétés, toutes les religions. Et c'est dans le silence de la honte qu'un violé peut devenir un violeur. Il y a tant de gens concernés par le sujet, c'est effarant. Le rêve du film est de susciter enfin une parole libre pour que cesse le viol des enfants.» Y.Z.

Le **yiddish** (ייִדיש) (API: ['jɪdɪʃ] ou ['ji:dɪʃ]) en yiddish ; également orthographié en français **yidich**, d'après les recommandations des linguistes², mais aussi **yidish**, **jiddisch**, **jidisch**, **yiddisch**, **idiche** ou **yidiche**) est une langue germanique dérivée du haut allemand, avec un apport de vocabulaire hébreu et slave, qui a servi de langue vernaculaire aux communautés

juives d'Europe centrale et orientale (*ashkénazes*) à partir du Moyen Âge. Il est également parfois appelé **judéo-allemand** (yidish-daytsh (yi) יידיש-דײַטש) ou **jargon** (sans nuance péjorative)³.

Le yiddish était parlé par les deux tiers des Juifs du monde, soit onze millions de personnes à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Depuis le génocide des Juifs par les nazis, au cours duquel la majorité de la population juive d'Europe a été exterminée, « la langue yiddish est devenue la langue d'une minorité dispersée en voie de disparition »⁴.

Les linguistes divisent l'histoire du yiddish en quatre grandes périodes : le pré-yiddish, jusqu'en 1250 ; le yiddish ancien, de 1250 à 1500 ; le moyen yiddish, de 1500 à 1750 et, enfin, le yiddish moderne, de 1750 à nos jours.

L'énorme travail pour la constitution d'une langue et d'une littérature a servi de base à la *Geshikhte fun der jidisher literatur* (« Histoire de la littérature juive »), écrite en yiddish par l'historien Israël Zinberg, publiée à Vilnius entre 1927 et 1937. En 1925, un Institut scientifique yiddish (*YIVO*) est fondé à Berlin. Très vite, il déménage à Wilno (Vilnius), où il devient le centre d'études de l'histoire des Juifs d'Europe orientale. En 1940, il s'installe à New York, sans toutefois pouvoir transporter sa riche documentation¹⁵.

La révolution russe de 1917, puis la création de l'URSS en 1921, isolent certaines communautés, tout en permettant un développement culturel majeur (on comptait environ 150 journaux en yiddish et plus de 7 500 livres et brochures). À la fin des années 1920, Staline crée à Birobidjan (région jouxtant la frontière chinoise à l'extrême sud-est de la Sibérie) une Région autonome juive dont la langue officielle est le yiddish. Le Birobidjan existe toujours aujourd'hui ; on y enseigne encore le yiddish dans quelques écoles. Mais il n'y reste qu'environ 4 000 juifs^[réf. nécessaire] ; le projet a donc été un échec. Aux États-Unis, la littérature yiddish commence à se développer après la Première Guerre mondiale. Isaac Bashevis Singer, émigré aux États-Unis en 1935 et prix Nobel de littérature en 1978, en est le plus illustre représentant.

À la fin des années 1930 le nombre de personnes, à travers le monde, dont la langue maternelle était le yiddish dépassait largement les 11 millions. C'est en Europe qu'on trouvait le plus de locuteurs yiddish : 8 millions (dont 3,3 millions en Union Soviétique, 800 000 en Roumanie, 250 000 en Hongrie et 180 000 en Lituanie). Dans la Pologne de l'Entre-deux-guerres, il existait plus de 1 700 titres de livres et journaux...Le yiddish a été presque entièrement anéanti en Europe, en même temps que le monde juif, pendant la Shoah, le *khurbn* en yiddish (de l'hébreu *khurban*, destruction)¹⁷. De plus, le patrimoine issu des 600 ans de culture yiddish lituanienne a été détruit ou démantelé. Cette destruction a commencé dès 1940. Elle a été menée d'abord par M. Pohl, attaché scientifique au musée oriental de Francfort, qui, tout en suivant des instructions du *Reichsleiter* Alfred Rosenberg, a envoyé à Francfort quatre-vingt-quatre coffres de documents d'une valeur inestimable, dont 20 000 livres rares, quatre incunables, et de nombreuses collections anciennes juives au caractère précieux. En même temps, 80 000 livres de cette bibliothèque et d'autres bibliothèques juives ont été vendus à une usine de papier, comme papier à recycler... Un adjudant allemand a jeté le contenu de six des quatre-vingt-quatre coffres pour transporter des porcs, et vendu les reliures de cuir à une usine de chaussures. En mai 1942, cinq chargements de camions de livres juifs de la bibliothèque de Kaunas sont envoyés dans une usine de papier, tout comme les collections particulières dont on vient de parler¹⁵.

De plus, en URSS entre les années 1940 et 1950, les autorités entreprennent une répression envers les locuteurs et les intellectuels de langue yiddish. En 1948 toutes les institutions culturelles juives sont fermées, y compris les orphelinats, les jardins d'enfants et les classes juives des écoles primaires en Lituanie, en Biélorussie et en Ukraine : toutes les collections de folklore et de dialectologie des institutions académiques juives de Minsk et de Kiev sont détruites, les auteurs yiddish sont interdits¹⁵. L'écrivain ukrainien yiddishophone Motl Grubian (1909-1972) est déporté sept ans dans un camp de Sibérie. Le poète yiddishophone ukrainien Peretz Markish est exécuté le 12 mars 1952 à Moscou ainsi que Leib Kvitko et Itsik Fefer. Si les Juifs russes et ukrainiens sont aujourd'hui assimilés, on peut l'attribuer à l'histoire soviétique.

Selon le sociolinguiste Joshua Fishman, le yiddish est la langue maternelle de 600 000 personnes, autant le parlerait au quotidien, un million déclarent le comprendre, soit au total 1 600 000 personnes (en 1999, sans doubles comptes)¹⁸. D'autres estimations font état d'un nombre de yiddishophones inférieur² ou supérieur (deux millions en 2002)¹⁹.

En Israël le yiddish, langue majoritaire des émigrants d'Europe centrale et orientale (*Yiddishland*), a souvent été considéré comme un obstacle au développement de l'hébreu moderne, et a du mal à se maintenir. Les autorités ont témoigné à l'égard de la culture yiddish considérée comme un héritage de l'exil, au mieux de l'indifférence et au pire de l'hostilité. D. Galay parle même d'une stigmatisation générale de la langue yiddish. On estime que deux millions de personnes continuent à le pratiquer, du moins en tant que deuxième langue, principalement aux États-Unis et en Israël mais aussi en Europe orientale et occidentale¹⁵.

Le yiddish s'est maintenu en tant que langue principale dans certaines communautés harédies de la diaspora comme en Israël ; ainsi à Kiryas Joel, ville de 21 000 habitants de l'État de New York aux États-Unis, 90 % de la population déclare utiliser le yiddish comme première langue²⁰. En France aujourd'hui, 60 000 à 80 000 personnes l'utilisent comme langue vernaculaire et 150 000 comme langue maternelle²¹. En Pologne, même si la population juive semble presque éteinte en raison de la Shoah (elle ne compterait plus que quelque 8 000 représentants), le yiddish semble être parlé encore par plus de 15 000 locuteurs, car souvent en Pologne, la religion juive n'est pas revendiquée, ou les Juifs en tant que tels ne sont pas pratiquants.

Actuellement, les jeunes Juifs laïcs issus de la diaspora juive s'intéressent de près au yiddish en tant que mémoire écrite des Ashkénazes. C'est en France que l'on trouve la vie yiddish la plus intense d'Europe occidentale. Paris est le lieu d'activité du sculpteur mondialement connu Chaim Jacob Lipchitz, né à Druskininkai en Lituanie. Paris²² est la seule ville européenne, avec Varsovie²³, où des émissions sont diffusées en yiddish. Des cours de yiddish pour enfants sont dispensés par diverses organisations juives. Des intellectuels juifs émigrés de Pologne au cours de la période de Gomulka ou d'URSS ont créé la Maison de la culture yiddish de Paris¹⁵. La littérature juive connaît à son tour un regain d'intérêt vis-à-vis de la culture classique dont cette langue est le véhicule. De nombreux personnages des œuvres juives, américaines ou françaises, sont imprégnés de l'humour « typique » du folklore yiddish²⁴. Popeck en est un bon exemple.

